

75 ans après : Kaddish

L'association MemoShoah a organisé un voyage commémoratif sur les traces du «Transport Luxembourg-

Le 16 octobre, une cérémonie officielle a eu lieu à la gare de Luxembourg en mémoire de ce premier et plus important train de déportation, parti dans la nuit du 16 au 17 octobre 1941 vers le ghetto de Lodz, en Pologne occupée, et que l'historiographie nationale a longtemps négligé.

De notre envoyé spécial en Pologne, Frédéric Braun

Son regard s'attarde un moment sur la butte en face et l'église couleur turquoise qui se détache du ciel brumeux. En contrebas, deux vaches broutent paisiblement au milieu du pré automnal. «C'est quelque part ici», pense Elo, dans ce village au milieu de la Pologne, qu'il a perdu sa famille. Et pourtant, «impossible de savoir où exactement».

Nous sommes à Chelmno nad Nerem (ou Chelmno sur le Ner), à une heure au nord-ouest de Lodz, sur un terrain où jadis s'élevait une maison de maître donnant sur la rivière. Il existe une vieille photo en noir et blanc sur laquelle on aperçoit une grande famille comprenant plusieurs couples souriants, assis sur les marches d'un escalier avec leurs enfants. C'était vers 1939, soit quelques mois avant l'invasion de la Pologne et l'arrivée des SS sur les lieux.

De l'immeuble, il ne subsiste plus rien, sinon les fondations et l'ancien grenier, toujours debout. Il pourrait s'agir d'un site archéologique quelconque, s'il n'y avait des panneaux explicatifs et, à quatre kilomètres de là, la forêt de Rzuchow avec, au milieu, une immense clairière et ses fosses communes bordées de pierres accusant le ciel.

Logés dans les écoles, contraintes de fermer

«Chelmno a été le premier camp nazi où le gazage a été utilisé à large échelle pour exterminer les juifs», nous renseigne le site de Yad Vashem, le mémorial israélien de la Shoah. «En tout, environ 320 000 personnes y ont été assassinés.» L'endroit s'appelait le «château», comme le roman de Franz Kafka, dont les sœurs, Elli et Valli, ont également trouvé la mort ici. Le site n'est pas très connu, contrairement à celui de l'ancien camp d'Auschwitz, où «les visiteurs font la queue à l'entrée», comme le sait Johan Puttemans, notre guide.

Nous sommes un groupe d'environ 35 personnes : descendants de rescapés ou à la recherche de leur fa-



Henri Juda (à g.), le président de l'association MemoShoah, lors du Kaddish pour les victimes luxembourgeoises enterrées au cimetière juif de Lodz.

mille disparue pendant la Shoah, profs d'histoire, journalistes ou simples curieux. La première journée se passe dans une «agitation rajeunissante» selon la formule pince-sans-rigreur d'un participant : 35 personnes représentent beaucoup de monde et il arrive que le programme soit modifié, qu'il y ait des malentendus.

Mais les attentes liées à ce voyage n'étaient pas non plus les mêmes pour tous. Alors que pour les uns, il s'agit d'une simple excursion, pour un descendant de rescapé ou de disparu, se déplacer en Pologne signifie avant tout retourner sur les «plaines de la mort», comme l'écrivain Leib Rochman appelait les camps nazis. C'est aussi se rendre dans un pays profondément catholique qui a connu son dernier pogrom en 1946, à Kielce, et qui a toléré en 1968 que le régime socialiste contraigne la plupart des juifs restés en Pologne à

l'émigration. Et comment ne pas voir ses propres angoisses confirmées en voyant les tags antisémites de supporters de foot sur les murs du quartier de Baluty à Lodz, certes aussi pauvre aujourd'hui que jadis, quand les nazis décidèrent de le transformer en ghetto?

Lorsque le 18 octobre 1941, le convoi de Luxembourg arrive en gare de Radegast à Lodz, le Grand-Duché flotte encore sur un nuage patriotique, huit jours après l'échec du référendum du Gauleiter Simon sur l'identité allemande du peuple luxembourgeois. Le ghetto, rebaptisé Litzmannstadt par les Allemands, d'une superficie de 4 km², souffre déjà de surpeuplement, dû notamment à l'arrivée de quelque 40 000 juifs polonais du Warthegau, cette partie ouest de la Pologne que le Reich allemand venait d'annexer après la défaite polonaise, puis des

juifs de Vienne et de Prague. On sait que Chaim Rumkowski, le président du Judenrat, responsable de la pseudo-gérance interne du ghetto, est obligé de fermer les écoles du ghetto, qui accueillent 14 000 élèves, pour pouvoir loger les 512 déportés, dont 189 sont issus de la région de Trèves. On imagine les tensions que leur arrivée a pu occasionner, en plus des différences culturelles. D'après Jakub Poznanski, auteur d'un journal sur la vie au ghetto, le sort des 20 000 juifs venus de l'Ouest représente «une tragédie qui n'a pas son pareil dans l'histoire».

Le ghetto transformé en atelier de confection

Au ghetto, on souffre de faim, le trafic clandestin y étant pratiquement impossible en raison des mesures de sécurité. L'extérieur est sur-

veillé par la police d'ordre allemande, l'intérieur par les forces de police juives, soumises à Chaim Rumkowski, considéré comme un des personnages les plus controversés de l'histoire de la Shoah. Sous sa direction, le ghetto se transforme en gigantesque atelier de confection de vêtements, principalement au profit de l'armée allemande. Certains pensent que si la population du ghetto a pu survivre aussi longtemps, c'est grâce à sa remarquable productivité; du moins était-ce là le calcul de Chaim Rumkowski, qui n'hésitera pas à expulser du ghetto ses opposants et à exiger, en dépit d'une malnutrition chronique, que les gens travaillent 12 heures par jour. Des 164 000 qui vivaient au ghetto, environ 43 800 sont morts de faim. Toujours pas assez, aux yeux des autorités allemandes, qui décidèrent de réduire la population du ghetto.



La carte (en polonais) des déportations vers Litzmannstadt. Le ghetto était peuplé de juifs venus de Tchecoslovaquie, Autriche, Allemagne et Luxembourg.

pour un convoi oublié

Litzmannstadt» du 16 octobre 1941. Des 323 déportés du Luxembourg, seuls 12 ont survécu. Reportage.

Rolf-Heinz Höppner, *Sturmbannführer* de l'état-major du chef suprême de la police et de la SS dans le Warthegau, et qui mourra paisiblement dans une maison de retraite en 1998, écrit dès juillet 1941 à Adolf Eichmann, l'initiateur de la solution finale, pour l'informer du fait que «les juifs courent le risque, cet hiver, de ne pouvoir être tous nourris». Et il demande à l'*Oberssturmbannführer*, responsable des «affaires juives et de l'évacuation» à Berlin, «si la solution la plus humaine ne serait pas de liquider les juifs inaptes au travail par un moyen quelconque à action rapide», estimant qu'«en tout cas, ce serait plus agréable que de les laisser mourir de faim».

À Chelmo nad Nerem, entre décembre 1941 et mars 1943, une équipe composée d'environ 80 membres du Sonderkommando Bothmann assassine l'entièreté des populations juives du Warthegau avec trois camions à gaz. Un premier groupe de personnes y a été transféré en décembre 1941, composé de juifs polonais et de 5 000 Roms et Sinté autrichiens, emprisonnés au ghetto de Lodz. Fin janvier 1942, 10 000 juifs sont déportés à Chelmo. Au mois d'avril, ils sont 34 000, puis 11 000 en mai et plus de 15 000 au mois de septembre 1942.

➤ Confronté à ce qui échappe à l'entendement

Jusqu'à début mai 1942, les juifs venus de l'Ouest (dont les Luxembourgeois) échappent aux déportations, renforçant encore les tensions au sein du ghetto. Mais sans doute savent-ils déjà à quoi s'attendre. Quand on a commencé à faire retourner pour recyclage les vêtements des gazés de Chelmo (stockés dans l'église) au ghetto, sa population a définitivement pris conscience du dessein funeste auquel on a décidé de la soumettre. Lorsque début septembre 1942, Chaim Rumkowski demande aux parents du ghetto de lui remettre 20 000 enfants afin, comme il le déclare dans un discours qui donne la nausée, d'«amputer des membres pour sauver le corps», l'annonce déclenche une vague de suicides.

Parmi les enfants morts asphyxiés à Chelmo et enterrés à la forêt de Rzuchow figurent les 88 enfants de Lidice, cette ville tchèque qui a fait les frais de l'assassinat à Prague, fin mai 1942, de Reinhard Heydrich, protecteur adjoint du Reich en Bohême-Moravie. En représailles, la population du village a été fusillée et déportée, le village et le cimetière rasés, la route et le fleuve déviés.

Le modus operandi à Chelmo est d'une simplicité perverse: les déportés arrivent en train à la gare de Kolo, pour être transportés au village à bord de camions. On les regroupe dans la cour devant le bâtiment central pour leur annoncer qu'ils vont prendre un bain, ce leur tristement célèbre qui a suffi pour faire se retourner l'humanité comme un gant et au travers duquel nous pouvons toujours entendre le rire dément des bourreaux nazis.

Au rez-de-chaussée, les victimes doivent se séparer de leurs objets personnels, puis se déshabiller. Les gens descendent ensuite dans la cave où un écriteau dit: «Vers la salle de bains». Encore un piège, destiné à les rassurer (du moins au début des opérations) jusqu'au dernier moment et avec eux, les bourreaux, pour que tout se passe comme prévu. Sauf qu'évidemment, au bout du couloir (toujours visible à Chelmo) un camion les attend. Une variante consistant à les gazer en route vers la forêt où ils vont être enterrés. On raconte que les chauffeurs de camion que l'on

rencontrait en chemin portaient des masques à gaz. Un jour, on ne sait pas trop pourquoi, un de ces camions a explosé, provoquant la délocalisation des gazages dans la forêt de Rzuchow.

La dissolution du ghetto de Lodz commence en août 1944. Quand les soldats soviétiques entrent dans la ville, il ne reste plus que le «commando de nettoyage», une unité de 870 personnes chargées de faire disparaître les traces du ghetto et destinées à être fusillées en dernier (leurs tombes vides sont toujours visibles au cimetière juif de Lodz, le plus grand au monde). Le reste de la population a, lui, été transporté à Auschwitz-Birkenau à bord de trains. Parmi eux, le directeur du *Judenrat*, Chaim Rumkowski, et les siens, qui sont montés volontairement dans le dernier wagon.

Que faire de cette mémoire cauchemardesque, à laquelle, bien sûr, il faut ajouter son recouvrement durant des décennies? Se rendre dans un lieu comme Chelmo nad Nerem ou la forêt de Rzuchow avoisinante, qui sent le pin et où règne un véritable calme de mort (et depuis toujours, comme le confirme Simon Srebnik, un des quatre survivants de Chelmo interrogés pour le film *Shoah* de Claude Lanzmann), c'est inévitablement se confronter à la démesure, à ce qui échappe à notre entendement, tout en nous renvoyant à nous-mêmes, à notre finitude et à l'idée qu'il faut, en ce moment de l'histoire où les derniers témoins disparaissent, plus que jamais faire avec ce qu'on a.

➤ «Tout le monde tape sur les Roms...»

C'est d'ailleurs ce qu'on peut apprendre de ces gens qui aujourd'hui encore, 75 ans après la destruction, témoignent des traces qu'ont laissées en eux leurs ancêtres et ce qui leur est arrivé. Il suffit d'écouter. Des gens comme Gérard, participant du voyage en Pologne, qui interromp notre interview avec Joanna Podolska, directrice du Centre de dialogue Marek-Edelman de Lodz, en disant: «C'est très sympa vos questions... Mais moi je recherche ma famille» et qui retournera «content» au Luxembourg, après avoir obtenu de nouvelles informations sur les siens et les origines polonaises de son père, muré dans le silence depuis la dernière guerre.

Ou alors Elo qui, au bar de l'Hôtel Holiday Inn de Lodz, lance à la journaliste de RTL: «Savez-vous qui me fait le plus pitié aujourd'hui? Les Roms: le monde entier tape sur eux.» Et qui enchaînant, comme il a l'habitude de le faire, sur sa propre intervention, ajoute: «Et vous savez quoi? S'il n'y avait pas Israël, la situation des juifs serait exactement la même.»

Nous venions de passer la soirée dans un restaurant casher situé dans les locaux rénovés de l'ancienne usine textile d'Izrael Poznanski, l'un des rois du coton au XIX^e siècle quand Lodz était surnommé le «Manchester polonais». Son portrait orne l'intérieur du restaurant, à côté d'autres reproductions mêlant pêle-mêle portraits de rabbins et peintures flamandes. On aurait dit un parc à thème en hommage à une tribu disparue il y a longtemps, même si les repas étaient succulents. Un peu comme le musée Polin à Varsovie, qui s'est donné pour mission de retracer l'histoire des juifs polonais, vous laisse partir avec le sentiment désagréable d'avoir usurpé l'identité de quelqu'un.

Une plaque commémorative a été inaugurée au cimetière juif de Lodz par l'ASBL MemoShoah et des gerbes déposées lors d'une cérémonie officielle en gare de Radegast.



Les tombes vides destinées aux membres du commando de nettoyage, sauvés par l'avance de l'Armée rouge.

323 LE CHIFFRE

Le 16 octobre 1941, 323 juifs luxembourgeois prennent place dans le premier convoi de déportation à destination de Litzmannstadt. Pour la plupart, ils ont été raflés à leur domicile. D'autres, une vingtaine selon les archives, étaient concentrés au couvent de Cinqfontaines, à Wincrange, dans le nord du Luxembourg. Parmi les déportés, la grande majorité venait de la capitale: 181 habitants de Luxembourg faisaient partie de ce premier convoi, 28 habitants d'Ettelbruck, 24 d'Esch-sur-Alzette, 18 de Medernach, 11 de Differdange et d'autres de Remich, Mamer ou Wiltz complétaient le convoi arrivé en Pologne le 18 octobre.

Liste complète sur www.memoshoad.lu



La plaque inaugurée au cimetière juif de Lodz par l'ASBL Memoshoad.



Carte postale envoyée à la famille de Karl Regenwetter, de Medernach, au musée de la gare de Radegast.